

Bojan Savić Ostojić

UNE JOURNÉE QUI PREND DES JOURS

fragments

traduits du serbe par Laurent Perez et l'auteur

Si tu en es capable, alors pourquoi faire ?

Si quelqu'un de meilleur ne peut s'y atteler, mieux vaut personne que toi.

Un jour : sûr de lui, insouciant, plein d'esprit et de sang-froid. Le lendemain : distrait, timide et condescendant, plein de culpabilité. Et ainsi, tel jour et tel autre, pas toujours de façon aussi heureuse. Mais, ce jour-là ou cet autre, il se passe quelque chose d'une importance imprévisible : un événement fatal entraîne à la contrition et, jusqu'à nouvel ordre, frappe d'interdit la liberté qui valait jusqu'alors, la plénitude mentale qui régnait jusque-là sans qu'on y pense, qui semblait évidente. Le nouveau régime contraint à l'autocritique, interdit l'indulgence ; il punit, introduit la méfiance. De ce régime, on ne peut rien faire ; et il faut toujours le réassurer d'une même chose.

Dans ce nouveau régime, les jours, les mois, les années peut-être même, se suivent, soumis, contraints et forcés, au jour du Jugement. Mais, curieusement, ça marche très bien comme ça et, à l'avenir, tous les jours se ressembleront trop les uns aux autres.

Existe-t-il un *où* sans attaches ?

Certaines personnes (que j'en suis venu rapidement et facilement à considérer comme des ennemis) ont réussi à m'apprendre quelque chose que j'ai toujours abhorré : comment faire semblant de ne pas les voir lorsque je les rencontre. Je l'ai appris par hasard : je me suis surpris à les éviter, à ne pas leur adresser de parole, inflexiblement, comme si c'était la loi. Ainsi m'ont-ils vaincu, crétinisé et réduit à leur ressembler. Je me console en me disant que je n'y suis pour rien, que j'ai été contraint de les imiter (en vain, pourtant, à ce qu'il me semble).

Peut-être que je ne comprends pas. Peut-être que je me borne à mettre en application.

Les bons mots sont écrits par quelqu'un qui, dans une situation donnée, lorsqu'on l'interpelle, ne sait jamais quoi répondre. Ainsi les recueille-t-il pour une occasion propice ; aux moments perdus, il les répète devant le miroir... et quand l'occasion se présente enfin, il s'emmêle les pinceaux. Cela ne rate jamais.

Un type se prend soudain pour un causeur, désire rompre avec son moi intérieur, n'être plus rien qu'un cadavre qui papote, enseigne, maîtrise...

Ce qui manque dans mes carnets, ce sont les journées : tout ce temps passé à vivre, à vaciller et à hésiter ; ce qui y figure, ce ne sont que des moments de sécurité, infiniment courts, déjà périmés à l'instant où je les note, que je n'ai griffonnés que pour les renier ensuite avec volupté.

Les fragments les plus faibles sont ceux que j'ai écrits en tant que fragments : fermés d'avance, retenus, affûtés, afin de respecter dès l'origine la brièveté prescrite. Les meilleurs, quant à eux, sont extraits d'une masse de poèmes sans valeur, qui sont (littéralement) arrachés à leur contexte pour être conservés en tant que fragments réussis. Mais ils n'étaient pas destinés à cette indépendance.

Qu'est-ce qui est donc à la racine d'un fragment réussi ? Le changement de destination — le renoncement — l'abus.

Une attention aiguisée, dirigée de façon maximaliste vers le détail, doit, pour fonctionner, oublier la banalité du détail, la perdre délibérément de vue. Elle a consigné le détail car elle a voulu conserver cet état d'avant la connaissance, d'avant la conscience. Elle a voulu s'enfermer dans le détail comme dans une image harmonieuse qu'on regarde sans savoir qu'elle a été extraite d'un film et que son mouvement a été heureusement arrêté.

J'observe les idées s'installer en moi puis m'abandonner. J'assiste, hébété, à leur défilé, vaguement convaincu que ce va-et-vient signifie que je suis vivant.

Comme si j'attendais impatiemment quelque chose, sans savoir quoi, et que je savais seulement qu'une chose doit arriver, pour laquelle il faut que je me réserve — distrait, je laisse passer entre mes mains les livres, les gens, les contraintes.

Tout ce que je touche en sort intact : je m'en défais comme si je m'en lavais les mains à la hâte.

Nous nous reverrons quand tu auras trouvé ton zénith.

Je n'ai vécu le sentiment subjectif de ma supériorité qu'un instant seulement, conscient qu'au fond je me trompais, absolument lucide quant au caractère arbitraire de cette impression. Mais je m'accrochais incessamment à cet arbitraire, à condition du moins qu'il se donne de lui-même, je surfais sur lui, je le célébrais, avec plus de sérieux que je ne l'aurais fait d'aucune assurance ni d'aucune certitude : je jouissais de cet arbitraire éphémère sans mesure jusqu'à ce qu'il s'évapore comme il était venu. Je ne fis plus dès lors qu'attendre *son instant*, qui ne saurait être simulé, cet instant où je sais que je sais tout. (Entre-temps, je laisse dédaigneusement s'écouler le processus de cognition, cette connaissance qui croît progressivement.)

Dès la couveuse, j'en avais marre de l'envie de vivre, j'ai parié sur tout ou rien. Le temps que j'obtienne tout, ça m'était égal.

Je compare trop facilement mes anciennes amitiés à des ruptures connues, notamment dans la littérature. Mais, si l'on regarde ces amitiés « célèbres » de plus près, si on échange le sentiment contre l'histoire, on remarque que, non seulement ces brouilles sont survenues à la faveur d'incidents banals, mais que ces amitiés étaient elles-mêmes mensongères, fondées qu'elles étaient sur des malentendus non moins triviaux. Jusqu'à leur conclusion, elles auront été plus affirmées que réelles ; et c'est incontestablement au moment de la rupture qu'elles étaient les plus fortes.

Les *mémentos*, les notes hâtives dans les marges : la peur que la vie ne m'attende pas, qu'elle ne me serve pas, qu'elle ne soit pas à la hauteur de l'exigence de mes pensées... auxquelles, une fois écrites, je ne retourne jamais.

En lisant des témoignages sur des événements historiques, j'ai l'impression de me trouver devant un témoin oculaire qui me donne une leçon sur quelque chose qui aurait lieu derrière une porte entrouverte et qui interpose son corps afin de m'empêcher d'y jeter un œil par moi-même.

Je suis toujours prêt à discuter indéfiniment avec des ignorants (à discuter, donc, non à prêcher) et à surestimer à tort leurs capacités, pendant des heures, et sans en tirer aucun profit personnel.

C'est probablement à cause de cette indulgence spontanée que les gens se prennent à aimer la conversation avec moi. Tiens, un nouveau problème. Comment réagiraient-ils si je me montrais directement sincère, et si je les classais archives sur le champ ? Ils penseraient que je suis un crétin arrogant.

À défaut, de l'extérieur, il paraît que j'ai l'air « généreux ». En réalité, je ne fais qu'étendre ma supériorité, dans l'espoir qu'elle finira par rapetisser. Mais, plus ce genre de conversation, dès l'abord erroné, se prolonge, plus mes préjugés se renforcent au contraire, et je perds peu à peu mon interlocuteur...

Ce n'est que quand il n'a plus le choix qu'il comprend qu'il pouvait tout.

C'est dans les circonstances de la publication qu'il faut chercher l'essence de la littérature, dans cette occasion à laquelle, parmi les écrivains, certains consentent, et que certains extorquent en faisant le siège des éditeurs. Mais aucun d'entre eux ne la tient pour négligeable, pas même celui qui définit d'avance toute son œuvre comme posthume.

Il est intéressant de noter que dans la plupart des témoignages, cet événement n'a pas de visage. Il se présente un peu comme un honneur divin ou (ce qui en revient au même) comme une « damnation ». Quand Gide propose à Valéry de publier *La Jeune Parque* chez Gallimard, l'auteur, à la façon d'un snob, évoque froidement l'affaire comme un concours de circonstances. Il présente l'offre de Gide comme l'expression d'un besoin universel de Valéry, Gide étant alors l'instance qui, au nom de l'humanité, entretient inlassablement la pensée de l'Écrivain et de la meilleure manière de mettre en pages la dette de Sa Majesté envers ce monde. Il oublie de préciser, au passage, que l'éditeur est aussi son ami.

Quiconque publie se voit comme nécessaire du point de vue cosmique et dédaigne dès lors de faire part de trivialités du genre : s'il a envoyé le manuscrit ou s'il lui a été commandé, combien de temps il a attendu qu'on le lise, combien d'éditeurs l'ont refusé et pourquoi... « La nécessité » d'une œuvre, cette construction métaphysique de la scolastique littéraire, dépend surtout de ces péripéties imprévisibles qui, si elles aboutissent à la publication, adoptent dès lors le titre (euphémistique) de *travail sur un livre*, d'écriture. Mais, si ces démarches se concluent à rebours de la volonté de l'auteur, on n'en parle pas. Dans le pire des cas, quel que soit le motif du refus essuyé, il y a peu de chances pour que l'écrivain retire ses billes et proclame son livre raté. Il s'en remettra plutôt un autre éditeur. Nous écrivons et en même temps nous guettons l'Occasion, subrepticement.

Tout apogée est apogée de l'inertie.

J'entre dans le jeu pour me divertir, pour m'exercer, car je le considère comme une préparation à « la réflexion véritable », mais en réalité j'ai envie de me laisser aller, de me perdre dans le jeu, de me permettre, au comble de la concentration, d'être non pas projeté par cet élan, mais entraîné dans son tourbillon, et qu'il finisse par me convaincre que le jeu n'a d'autre finalité que lui-même.

Qui ne céderait pas à ce qui se prosterne devant lui, même si ce n'était pas vraiment nécessaire ; qui ne consentirait pas plus volontiers à ce que les autres ont choisi pour lui, à ce qu'ils lui ont imposé ; qui, au lieu de chercher lui-même à tâtons, et de s'emparer de ce qu'il désire, ne préférerait pas tendre ses bras, pour se laisser habiller sans efforts de sa part ? Et qui, après s'être ainsi abandonné, ne dirait pas : *j'ai fait le bon choix*, ne se persuaderait pas d'avoir gagné par lui-même ce qu'il possède, ne nierait avoir été lui-même gagné et approprié ?

« Le meilleur » ne se connaît pas comme meilleur, il ne se soucie pas des comparaisons et des classements. Il ne se rend pas compte qu'on l'admire car il n'en voit pas la raison. Il est naïf ; indifférent aux superlatifs ; il refuse les distinctions parce qu'il ne comprend pas à quoi elles servent et ne saurait pas quoi faire de cette représentation que les autres ont construite à partir de lui ...

Un tel être existe-t-il seulement ? Si même il existait, il n'arriverait pas à vivre avec toute cette énergie investie à rester inconscient de lui-même, à ne jamais prendre conscience de ses facultés ni de l'influence que cela lui donnerait sur les autres.

Ce serait une entité purement organique, un arbre qui ne ferait rien d'autre que produire, que de porter des fruits, angéliquement bête, et, qui pis est : *machinalement*.

Le véritable ennemi ne peut être que celui qui m'avait aimé.

Tu t'es déguisé en clown, mais seulement pour pouvoir dire ce que le clown pensait.

Cette réserve que j'éprouve avant d'intervenir sur quelque chose qui m'est venu, qui m'a été offert sur un plateau... N'était-ce donc pas sincère à l'état brut ? Quoi ? Cela comptait sur moi ?

Un homme à l'esprit parieur, mais veule, qui, mis dos au mur, se rassure tout de suite à l'idée qu'il y aura un lendemain : ce jour-là, il se réveillera sûrement de bonne humeur, disponible, heureux de son amnésie. Il compte sur un by-pass, sur le « travail du temps », sur l'inertie, sur sa propre malléabilité — et celle-ci l'entraîne déjà ailleurs...

Au début, agréablement surpris de voir l'opinion publique louer unanimement ton geste nonchalant, auquel tu n'attribuais pas toi-même une telle importance, tu fermes les yeux et tu cries : « Yeah ! »

Très vite, t'étant habitué aux compliments, tu en as fait un statut.

Et, à la fin (peu après, presque du jour au lendemain), tu te mets en colère dès qu'on cesse de te surestimer.

On prépare ce qu'on ira jeter à la face de l'ennemi, on le croise, et, au lieu de parler, on se met à réciter devant lui. Si d'aventure il interrompt notre flux ou nous pose une question imprévue, on répète la leçon apprise ou on reste bouche bée.

On s'est trouvé face à notre ennemi mais ce qui nous tenait à cœur, on continue à se le dire à nous-mêmes.

Pourquoi la prudence jouit-elle d'une telle longévité ? Pourquoi nous prend-elle en charge avec une telle assurance et, avec le temps, se fait-elle si impérieuse qu'on n'ose même plus trébucher librement?

* Est fasciste quelqu'un pour qui certains sont indésirables d'avance. Ce n'est même pas lui qui a conçu de les rendre indésirables ; il l'a seulement recopié ailleurs (d'après des sources dites désirables). Pour ne pas risquer de changer d'avis, il les radie a priori, et, toujours sur la base d'un jugement prononcé à leur sujet par une tierce personne, jure (parce que le fasciste est incapable de décider) de ne jamais échanger un mot avec ces indésirables, de ne jamais faire personnellement leur connaissance.

... Heureusement que, dans la commotion de cet ostracisme interne, il ne peut pas s'interdire de les rencontrer par hasard.

Combien de ces « plaisirs luxueux » t'ont été confisqués puis revendus ? Que vont-ils te prendre maintenant ? Ou peut-être n'auront-ils même pas besoin de te le prendre, peut-être leur suffit-il de te persuader que tu ne le possèdes pas ? Quoi de plus facile ?

Chaque fois que je succombe à la tentation de résoudre un malentendu avec quelqu'un, je m'en repens intérieurement : je sais qu'au fond je cède aux principes de la lâcheté. Il faut prendre soin de ses désaccords et se les rappeler régulièrement ; profiter des jours de loisir pour les affûter et les approfondir. Se féliciter qu'ils soient irrésolubles, paniquer en leur absence.

Rien de plus insincère que quelqu'un qui se repent... mais, peut-être précisément parce qu'alors il n'a pas besoin d'être sincère, il pourrait se permettre de se réaliser comme artiste du repentir.

Ne prêter l'oreille qu'à ce qui s'impose de lui-même, le laisser s'écouler, sans pause, sans intervenir — c'est ce qu'on appelle l'attention. Le miracle et l'imprévisibilité de l'attention. Une image m'attire maintenant, tandis que je la regarde – ou jamais. Tout ce à quoi j'ai ensuite donné le nom d'obsession,

n'a jamais duré plus d'une seconde. Me rappelant ce moment d'attraction irrésistible, je l'imiterai, je me mettrai consciemment, artificiellement, dans un état de disponibilité. Mais cette attention dirigée se verra elle-même (heureusement !) troublée par un élément nouveau, trouvé en chemin — qui surgira de nulle part et m'entraînera avec lui.

Avoir raison, savoir – où est le défi ? Ne vaut-il pas mieux te tromper consciemment et laisser les autres te faire confiance ? Et jouir du fait qu'ils te prêtent allégeance, ô imposture ?

Après avoir lu en cachette le journal d'un de mes voisins d'internat, j'ai immédiatement eu envie d'en tenir un — pour le seul plaisir d'être moi aussi feuilleté à mon insu.

Je viens de lire les *Journals* de John Fowles. Pas de meilleur remède à l'orgueil que de voir l'auteur s'acheter une maison avec les revenus de son premier livre, puis une autre, s'agacer de devoir signer un contrat avec un producteur de cinéma *rien que pour l'argent...* Il y a quelque chose d'essentiellement spéculatif dans les carrières littéraires en Occident. J'écris parce que j'ai vendu d'avance la réalisation de mon idée ; si l'opportunité s'en présente, si le cours des actions le permet (et je ferai en sorte que ce soit le cas), je développerai mon affaire de manière à vivre entièrement du genre d'investissement que j'ai choisi (en l'occurrence, l'écriture).

La *success story* d'un écrivain est une matière inépuisable... Mais à quoi bon ? Afin que l'homme du commun se mette à admirer l'auteur qui a su se faire payer chacune de ses lignes, et plusieurs fois. Et qu'il se dise : Regarde-moi ce petit malin, comme il s'est bien débrouillé, comme il les a eus ! Nom d'une pipe, un vrai écrivain pour parents ! Pour le napperon posé sur le congélateur !

Quelqu'un m'envahit lentement, progressivement, comme s'il ne voulait pas de moi, et voilà que déjà je plane au-dessus de lui, tantôt surpuissant, tantôt impuissant, tantôt lointain, tantôt proche, faisant attention à ne pas m'arrêter ni à me coller à lui. Ma supériorité repose seulement sur la distance que je maintiens entre nous. Seul m'attire à lui la vague impression de lui être nécessaire ; mais le besoin qu'il a de moi ne suffit pas à m'obliger. Ce qui pourrait me lier à lui, ce serait seulement ma méchanceté, le désir sordide de lui mettre des bâtons dans les roues, de troubler sa tranquillité par pur désœuvrement — conscient du fait que je ne serai pas contaminé par sa tranquillité...

Bien que je sois depuis toujours dans la misère, quand je n'ai pas d'argent, j'éprouve une véritable honte, comme si j'avais jadis possédé quelque chose. Ainsi pensé-je : jusqu'à présent j'ai atteint un potentiel, il est temps d'assister à son exploitation. Devrais-je même éprouver de la satisfaction quand on me récompense après m'avoir exploité ? C'est plutôt un soulagement — de n'avoir plus rien à attendre. Je n'ai jamais l'impression de mériter l'argent qu'on me jette dans les mains. Tout salaire est toujours un détournement de fonds, et c'est ainsi, inconsidérément, que je le dépense. Pourquoi alors m'inquiéter, pendant que je l'attends ? Pourquoi me prendre pour un prince russe détrôné qui, après avoir reçu son aumône, se pique encore d'arborer une expression nonchalante et noble, pleine de fierté et de compréhension, comme s'il appartenait à une classe supérieure à la vie même ?

Il n'ose même plus bouger : chaque pas lui apprend que quelqu'un d'autre a déjà marché, et d'une manière insurpassable.

Le mal qu'il me faut dire ou faire à quelqu'un d'autre, je l'éprouve d'abord en moi-même. Tout ce qui pourrait l'annihiler, le rayer de l'existence, me fait d'abord mal à moi, surtout s'il l'a mérité, surtout si je n'ai aucune raison de me sentir coupable ou injuste. Si seulement je pouvais retourner contre cet excès d'empathie la force par laquelle je me punis d'avance ...

Écrivain : cadavre qui, tantôt écrit, tantôt tremble d'être oublié.

Si j'éprouve un tel remords lorsqu'on me sert, c'est précisément parce qu'on m'a appris à servir. Lorsque je suis servi, j'ai l'impression d'être un usurpateur déguisé, impatient d'être pincé et de se réveiller, par quelque révolution surnaturelle, dans ses guenilles de serviteur.

Je ne me parais bon que lorsque je suis *étouffé*. Ce n'est qu'à condition de ne pas faire de mon mieux que j'arrive à me supporter. Je crois que, si je me laissais aller, je ne me supporterais pas: je ferais surtout en sorte d'épargner le monde... Tiens ! Je respecte donc tellement le monde que je serais prêt à le priver de ma présence ?

— Si tu es le meilleur, devant qui te vantes-tu ?

— Devant ceux qui sont moins bons que moi, pour qu'ils m'achètent !

Si seulement tu ne te forçais pas à célébrer. Si seulement tu pouvais renoncer à jubiler, à entretenir l'illusion : MAINTENANT, CE SERA COMME JE VEUX ! Eh bien non ! Pas si vite ! Et même pas provisoirement, encore moins ! N'accepte de bonheur que fortuit ! Cesse de te réjouir !

Je ne prends soin que de ceux à qui je me suis refusé, que j'ai protégé de ma tendance à la dissipation — ceux que je n'appelle pas et dont j'ignore les appels. Et comment je m'en occupe ? En me protégeant d'eux. J'espère vivement qu'ils apparaîtront au débotté, sachant que je ne les avais pas autorisés à venir, conscients qu'ils m'avaient eux aussi défendu de paraître devant eux. J'attends d'eux qu'ils bravent mon interdiction et j'espère qu'ils l'attendent eux aussi de moi. Ah, si le moment où nous voudrions nous revoir pouvait coïncider aussi parfaitement que nos ères de l'indifférence d'aujourd'hui !

Comme, dans certains films, les acteurs, soudain distancés de l'illusion, disent : « comme si nous étions dans un film », ainsi je continue parfois à vivre *comme si c'était la vie*.

Au seuil d'un faux-pas.

Je compatis dès que je vois que les autres m'obéissent. Je me décourage aussitôt que je constate que, sous ma houlette, ils ne sont plus eux-mêmes.

Ils en feraient donc de même sous la houlette de n'importe qui.

De peur de ne pas dire exactement ce qu'ils pensent, et afin qu'un épanchement trop tranchant ne fasse une impression peu correcte, les lâches se censurent en se vendant à eux-mêmes du vent et de la fumée. Et quand ils en ont amassé des quantités, ils lui donnent le nom d'*objection de conscience*.

Douter aveuglément. (Mais non, à *l'aveuglette* !)

Penser pour soi-même : exprimer de vieilles superstitions et des préjugés dans la langue des lectures du moment.

Heureusement que celui qui me lit n'a pas d'option lui permettant de sentir mon odeur.

Quand rien ne me menace, je vivote. Ou en danger, ou mort.

Pourquoi la joie de reconnaître ses propres bassesses dans les biographies des personnages célèbres serait-elle (comme dit Andrić) « fautive » ? Pourquoi cette joie ne serait-elle pas « célèbre » ? Observer une mesquinerie bien à nous chez quelqu'un qui passe pour célèbre, je l'appréhende plutôt comme une démystification.

Ayant reconnu mes vices en lui, je réduis la construction du « personnage célèbre » à la mesure humaine. Ou bien, de façon encore plus extatique, je me dis que de moi aussi, comme je suis, on pourrait bricoler une sorte de *réputation*.

Malgré tout le calme, la patience et la mesure qui baignent la prose d'Andrić, ce qui m'emmerde avec lui, c'est son impitoyable sérénité. Je me sens déchiré par cette absence de clivage, j'y soupçonne une imposture.

Comme ces tissus de couleur unie sur une étagère, pliés et alignés de façon à ce qu'aucun ne dépasse, ces tissus dont chaque pli a été soigneusement repassé.

Chanter impuni :

Et dès qu'il tend l'oreille

il n'entend plus rien.

Servilité terrible, *amorale* de la musique. Le dernier des cons pourrait en colorer ses maigres réflexions sans qu'elle se refuse à lui ; tout au contraire, indifférente à ses intentions et ses capacités intellectuelles, elle offrirait gratuitement la *sound-track* de ses thèses.

Lorsque je suis détendu, je repense à la musique et je me mets en colère. Voilà quelque chose qui me dessert sur tous les plans : quelque chose que je ne peux ni apprivoiser ni soumettre à ma pensée. Celle-ci, la musique ne peut que l'interrompre ou l'approfondir inutilement, la répéter stérilement, la jouer et la reproduire jusqu'au moment où elle l'aura réduite à un ensemble de bruits qui « sonnent bien » à son oreille paresseuse et distraite. Dès qu'elle se met en branle dans ma tête ou dans ma bouche, j'ai envie de me couper les oreilles, de faire taire son appel – ou serait-ce le mien ? –, cet appel sordide, cette incitation à tout abandonner et de la répéter bêtement jusqu'à ce qu'à en être enroué.

Mais en même temps j'ai peur d'oublier la mélodie dont la musique m'avait fait don et je prie pour qu'elle me suive, au moins jusqu'à ce que je puisse l'enregistrer.

Quand je veux entendre le nom de Dieu sortir de ta bouche, je me mets à jurer.

C'est par cette question insensée que j'exprime mon hésitation à me comprendre moi-même :

– Suis-je à même de me comprendre au point de me mettre en danger ?

Quand je me « mets en danger » commence la désinvolture, la lenteur, l'hésitation – « que faire de cette conscience du danger ? » –, c'est alors que commencent ces formulations sèches et rapides qui dressent mon portrait imprécis. C'est le début de *l'arbitraire cosmique*.

D'où la prière que j'adresse au monde, qu'il me laisse en paix – prière que je n'ose pas m'adresser à moi-même.

Une phrase est déjà un monde, qui croît tant que le point tarde.

Je me suis enlisé dans la banalité de la réalisation. Quant à mes idées les plus précieuses, je devrai bientôt les protéger contre moi-même.

Fais le bien : ne te repens point.

Qui est donc celui qui oserait tout se dire à lui-même

pour que je me prosterne aussitôt devant lui –

soigné et guindé,

toujours intact des injures ?

Rien de pire qu'une superstition désabusée, la tête froide, qu'un abêtissement progressif et *mesuré*.

J'éprouve une véritable compassion non envers celui qui meurt pour ses idées, mais envers celui qui s'est retrouvé victime de ses convictions, qui a vu ses convictions se retourner contre lui. J'ai pitié de lui mais je l'envie secrètement, car seulement de celui qui est parvenu à tracer ce tour complet on peut dire qu'il a réussi.

Je ne vaudrais quelque chose que lorsque je me surestime ou que je me sous-estime. Seul un zéro est conscient de ses limites et s'en contente.

Bojan Savić Ostojić, né en 1983, a publié plusieurs livres de poésie (*Stéréorama*, *Datif hérétique*, *Gicleur*), recueils de fragments (*L'Aléatoire* et *Les psaumes mesquins*) et trois romans (*Punkt*, *Il n'y a pas d'oasis*, *Rien n'est à personne*). Il a traduit en serbe une trentaine d'ouvrages du français (auteurs comme Antonin Artaud, Emmanuel Bove, Agota Kristof, Henri Michaux, Georges Perec, Alain Robbe-Grillet, Raymond Roussel...). Fondateur de la revue de poésie contemporaine *Agon* (agoncasopis.com, 2008-2016), il vit, comme traducteur littéraire, entre Belgrade et Stara Pazova, en Serbie.